

## Cigales et festivals

Jean-Pierre Ryngaert

Number 17 (4), 1980

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/28501ac>

[See table of contents](#)

### Publisher(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

### ISSN

0382-0335 (print)

1923-2578 (digital)

[Explore this journal](#)

### Cite this article

Ryngaert, J.-P. (1980). Cigales et festivals. *Jeu*, (17), 65–69.

# cigales et festivals

Je vais essayer de donner régulièrement des nouvelles du théâtre en France. Comme il se passe beaucoup de choses en trois mois et que je n'ai pas trop envie de me plier à la loi non écrite des commentaires obligatoires (y aurait-il des spectacles dont il faut *absolument* parler?), je tâcherai de vous faire partager des plaisirs, quelques choix de hasard, des promenades dans les sentiers battus et dans les autres. Parfois, bien sûr, il sera question de théâtre à travers les acteurs, l'argent, les lieux, les institutions...

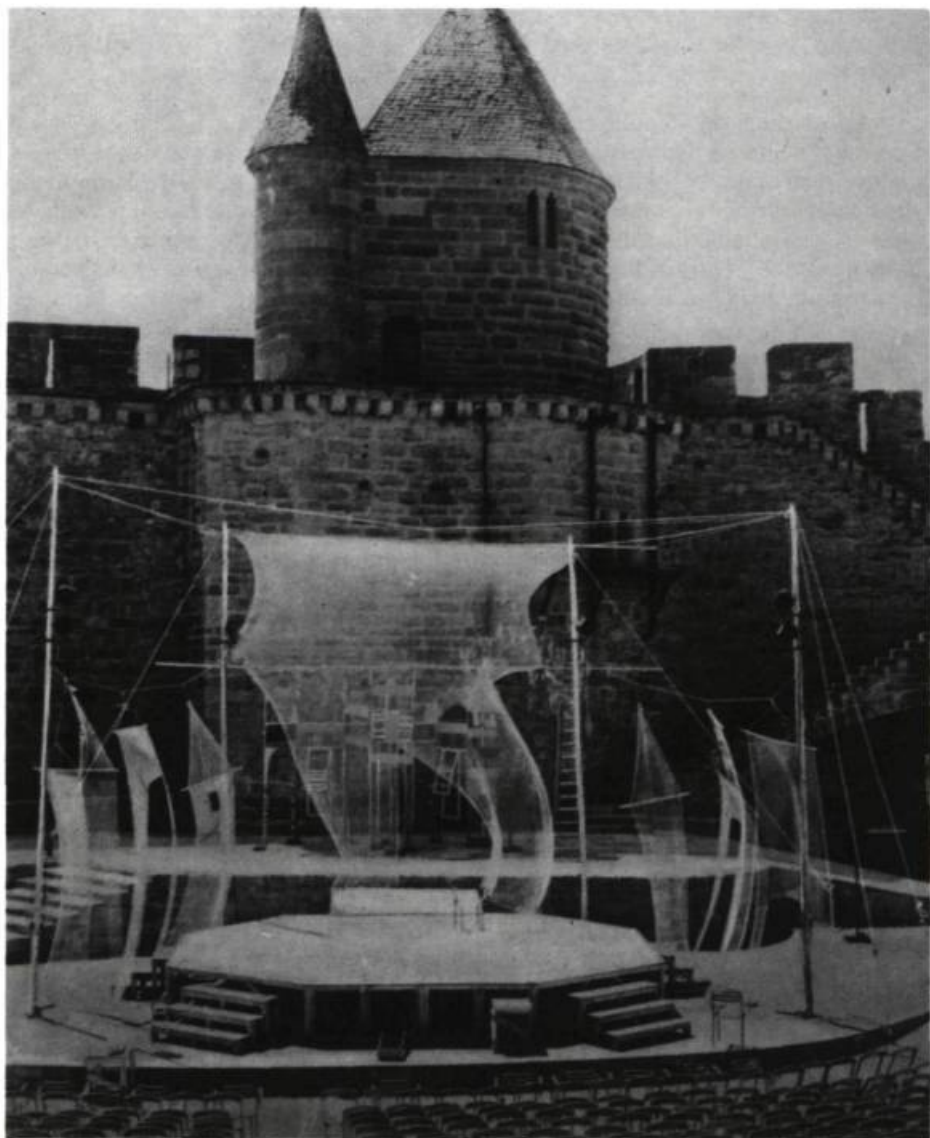
Pour cette fois, comme j'écris au mois d'août et au coeur d'une région qui se désigne elle-même comme la «Provence, terre des festivals», je m'arrête un peu sur ces événements estivaux et sur Avignon que la profession observait du coin de l'oeil depuis que le festival a un nouveau directeur.

Les Québécois ont leurs «théâtres d'été», nous avons nos festivals qui fleurissent dès le début de l'été dans toutes les régions touristiques et aussi dans celles qui le sont moins. Cela aboutit à une concentration de spectacles qui se bousculent, se succèdent et se concurrencent à grande allure. Imaginez dans un périmètre de quelques dizaines de kilomètres autour d'Avignon une série de villes voisines qui ont toutes *leur* festival: Orange, Carpentras, Vaison-la-Romaine, Valrés... Et un peu plus loin, Aix-en-Provence, Carcassonne.

Leurs formules diffèrent et leurs ambitions aussi. La musique gagne du terrain, l'opéra se porte bien, la danse se répand, le théâtre demeure. Voilà le touriste saisi entre les mailles d'un filet culturel auquel il ne pourra échapper que s'il ne culpabilise pas en s'attachant exclusivement à la pétanque et au pastis... Des villages reculés, qui n'avaient jamais vu d'autres projecteurs que ceux qui éclairent obstinément le monument aux morts, voient débarquer tréteaux et comédiens tard chaque nuit. À l'origine, la recette semblait simple: tout lieu touristique caressant le désir de mettre en valeur ses «vieilles pierres» s'inventait un festival, c'est-à-dire un ou plusieurs spectacles de plein air, plus ou moins originaux, joué devant *la* ruine (le château, les remparts, le palais...), le lieu historique local. Et c'est fou ce que nous avons comme ruines! Le touriste visitant trop souvent ces curiosités au pas de charge, selon les responsables municipaux il s'agit de le «fixer» pour le garder chez soi, en le prenant au piège de quelque sortilège nocturne. Les chaudes nuits d'été, la magie des projecteurs, quelque «beau texte» dit par des «belles voix»... Et le tour serait joué. Et le théâtre là-dedans, me direz-vous? J'y viens et j'arrête la caricature. Car les premiers festivals, car Avignon selon Vilar, c'était

aussi une volonté de décentralisation, un formidable mouvement de culture populaire, des rencontres nationales et internationales, le plaisir de la « communion » dans la grande cour du Palais des papes, autour d'un répertoire redécouvert avec la volonté de le communiquer au plus grand nombre.

Mais voilà: on ne communique plus guère dans les festivals; d'ailleurs, les temps ne sont plus à cela et l'idée d'une même culture pour tous a sombré depuis Malraux et les Maisons de la Culture. Les municipalités se sont aperçues que le théâtre coûtait cher, plus cher que ce que rapportaient les taxes sur le tourisme, que les touristes

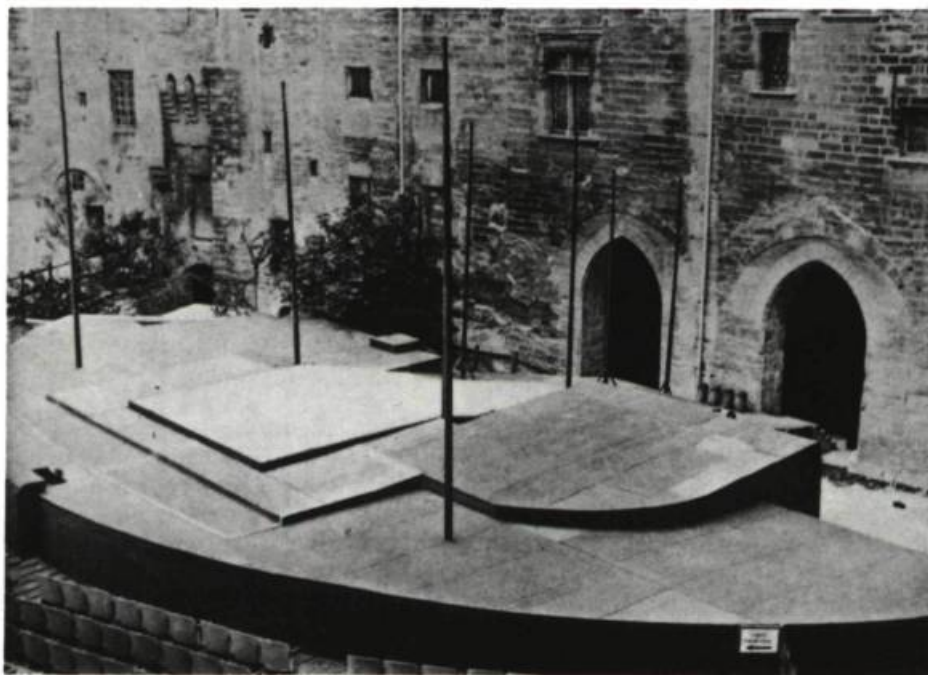


Festival de Carcassonne, au début des années soixante.

étaient exigeants et inconstants, que les populations locales avaient peut-être des désirs culturels ou des envies de fête, mais qu'elles voulaient aussi (surtout) dormir et qu'elles se lassaient des déclamations nocturnes, des libations des autres et des commentaires qui les suivaient.

Un samedi soir de juillet, dans la Drôme, un tout petit village, de magnifiques maisons anciennes, souvent retapées par les «résidents secondaires». La fête au village, deux manèges, des frites et des merguez (on s'adapte), un vague enclos et une estrade pour le bal prévu à minuit. Il y a du théâtre au programme, cet été. Une troupe de la ville voisine joue en plein air deux courtes pièces originales. L'une met face à face un vieillard du pays et une parisienne en vacances, l'autre raconte sur le mode farcesque l'histoire d'un viticulteur si obsédé de rentabilité qu'il s'est fait pousser un pied de vigne là où ni vous ni moi n'aurions songé à le faire. Entre deux, des histoires en provençal, une distribution de fromages de chèvre, de vin et de noix par les jeunes du pays au public rigolard. Derrière moi, un rang de vieilles femmes surprises de leur audace (elles ont quitté leur maison et leur téléviseur) rient aux plaisanteries et ne savent pas si elles doivent accepter tous ces cadeaux. Non loin, les «étrangers», hollandais ou allemands, goûtent sans vergogne aux produits du pays et renoncent à comprendre les acteurs qui luttent comme ils peuvent contre le brouhaha qui monte du manège.

Un relent de veillée d'autrefois et des textes qui parlent d'aujourd'hui, une convivialité étonnée et un peu honteuse, qui s'échauffe avec le vin d'ici. On se reconnaît et on se salue de rang à rang, la première surprise passée. Ici, le théâtre, même gratuit, même à côté de chez soi, fait encore peur. Les vieux se sont



Un dispositif scénique dans la cour du Palais des Papes à Avignon.



demandés un instant s'il fallait «s'habiller». Les jeunes, un peu goguenards, installés le plus loin possible de la scène, se surprennent à écouter en attendant l'heure du bal.

Nostalgie des comédiens-routiers? Populisme? Un peu partout des troupes sans complexes esthétiques et sans inquiétudes culturelles, plutôt que de parler de la fête, s'essaient à y participer, pour voir, pour être là, pour témoigner aussi, grains de sable dans la dune des festivals, miettes d'un festin qui se déroule à côté et pourtant très loin ailleurs. Ailleurs, dans des villes où les cigales chantent surtout l'été, où festivaliers et autochtones se rencontrent rarement ailleurs qu'aux embouteillages des carrefours.

Avignon 1980, à l'heure du bilan. Bernard Faivre d'Arcier, nouveau directeur du festival, fait ses comptes. Plus de cent mille spectateurs pour trente-sept spectacles et cent quatre-vingt-cinq représentations. Le festival «off» a donné de son côté plus de deux mille représentations. Pas une arrière-cour, pas un garage, pas un coin vaguement clos qui n'ait trouvé preneur, cette année encore. Troupes d'amateurs, groupes professionnels (ou qui se demandent comment l'être encore) s'obstinent à être présents pour la foire au théâtre dans la ville qui devient la capitale des spectacles d'été, l'espace d'un mois. Devenu un vaste présentoir de produits culturels, une vitrine devant laquelle il est difficile de ne pas passer si l'on est plus ou moins concerné par le théâtre, le festival attire pourtant aussi tout un «vrai public» qui s'offre une orgie de spectacles dans ce lieu d'abondance. Lieu de gâchis, aussi, où des troupes qui ont tout misé sur leur participation estivale ne jouent que devant des banquettes vides. Après des mois de disette dans des régions isolées, il est difficile de négliger ou de mépriser cette faim de théâtre qui saisit des gens de tous âges, à l'heure où les «spectateurs professionnels», bourrés de sucreries, chipotent en s'échangeant des bons tuyaux aux terrasses des cafés.

Hérisson, vous ne connaissez pas? Chef-lieu de canton de l'Allier, un peu plus d'un millier d'habitants, et un festival récent. Paris s'y intéresse et la radio nationale est venue cet été y planter ses micros. Le Groupe Régional d'Action Théâtrale (Jean-Louis Hourdin), l'Accordée (Olivier Perrier) et le Théâtre Quotidien (Jean-Paul Wenzel) travaillent depuis plusieurs années dans cette région rurale d'où Perrier est originaire. Je n'y suis pas allé, mais le programme retient l'attention. À côté d'un *Woyzeck* de Büchner mis en scène par Hourdin et présenté prochainement à Paris, de la mise en espace de la dernière pièce de Wenzel, une création d'un groupe d'enfants du centre aéré, et un travail produit avec des groupes d'amateurs locaux sur un personnage historique du cru.

Curieux va-et-vient d'un trio de garçons qui réinventent la décentralisation en répétant partout que la «culture» ne les intéresse pas. Connus nationalement pour avoir joué un peu partout et avec les meilleurs, ils s'installent à Hérisson pour y chercher dans une pratique journalière la confrontation avec l'idéologie du travail et de la famille telle qu'elle existe en milieu rural. De Paris ou de Strasbourg à Hérisson et retour, ils cherchent dans leur utopie à rompre avec l'idéologie du «dérisoire» qui envahit ces temps-ci l'espace français. Leur festival là-dedans? Une fête, à suivre sûrement, puisqu'elle ne rompt pas avec leur pratique pour faire du «populaire» à tout prix, et qu'elle lui apporte pourtant un air neuf.

«Un Festival, ce devrait être non une fête importée de la capitale, une distraction d'été comparable au golf-miniature, mais l'aboutissement, le couronnement d'efforts locaux, le témoignage d'une vie théâtrale régionale. Une fête peut-être — encore que nous nous méfions de ce vocable qui n'a que trop servi — mais une fête qui ait ses racines dans la ville, dans la région, une fête à travers laquelle le peuple de l'endroit se reconnaisse.» Vingt-trois ans après ce souhait extrait d'un éditorial de *Théâtre populaire* no 26, sept. 1957, les difficultés demeurent les mêmes. Trop de municipalités préfèrent un feu d'artifice coûteux mais visible de loin à l'action régulière d'artistes installés sur place qui finissent par déranger. D'ailleurs, les difficultés que rencontre aujourd'hui la décentralisation dramatique, les découragements qui se manifestent ici et là ne permettent même plus d'opposer les mauvais festivals et les bons théâtres régionaux. Cette imagerie a changé à l'heure où l'on parle surtout de «l'écart» entre les créateurs et le public, pour regretter qu'il augmente, s'en réjouir ou s'en culpabiliser. Il n'appartient sans doute pas aux festivals de résoudre toutes les contradictions de la production théâtrale actuelle. Mais il est étrange de constater à quel point certains d'entre eux demeurent inchangés. Comme installés à l'écart de la vie artistique, ils continuent à faire signe de loin aux touristes qui passent. Le tourisme se porte bien, merci. Mais les festivals?

**jean-pierre ryngaert**